

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 23

Artikel: La paix
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191080>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

*Souscription en faveur des victimes
de l'orage du 2 juin, à Lau-
sanne et dans les environs.*

Le Conteuro souscrit pour fr. 20.

—
La paix.

Sous ce titre, un journal français fait les réflexions suivantes au sujet de l'exposition du ministère de la guerre, actuellement installé sur l'Esplanade des Invalides :

«..... Cette exposition, incomplète encore, dit pourtant tout ce qu'elle veut dire et tout ce qu'elle doit dire. Il y a là quelques jolis petits canons, nouveau modèle, des bijoux de douze mètres de long, qui portent à dix-huit kilomètres des obus de 200 kilogrammes. Il y a de gentils petits fusils, et cela n'a l'air de rien. Les monstres de bronze ont une allure de bons enfants, et les fins petits canons de campagne sont des jouets.

Mais tous les patriotes peuvent se dire avec confiance : Non ! On ne reverra pas l'année terrible ! Nous ne serons jamais plus dans la situation lamentable où nous avait mis l'empire, et nous n'avons plus à redouter ni les mensonges du pouvoir personnel, ni l'incurie des généraux, et le dénûement de l'armée.

Car il faut le redire, il est salutaire de se retrouver dans ces affreux souvenirs.

En 1869, le maréchal Niel disait : « L'armée répond à tous les besoins, il ne manque rien. Si le moment de combattre venait, tout serait prêt. »

Le maréchal Leboeuf disait de même.

L'empereur, dans son discours du trône, écrivait ceci : « Le but constant de mes efforts est atteint, les ressources militaires de la France sont à la hauteur de ses destinées dans le monde. »

Et enfin, au jour de la déclaration de guerre, M. Rouher écrivait à l'empereur : « Grâce à vous, la France est prête. »

— Et quelques jours après, dans le désarroi inouï de l'entrée en campagne, les chefs de corps télégraphiaient de tous côtés à la guerre :

« Les approvisionnements de toutes sortes sont insuffisants. »

Bazaine écrit : « Nous avons besoin de tout, sous tous les rapports. »

Un autre : « Nous n'avons pas une carte de la frontière de France. »

Le général Michel : « Sais pas où sont mes régiments. »

L'intendant général : « Partout on réclame du matériel, voitures, cannes, gamelles, bidons, marmites. »

« Pas un corps d'armée n'a le per-

sonnel strictement nécessaire au service. »

De Metz : « Munitions canons à balles n'arrivent pas. »

Du 1^{er} corps : « On ne peut atteler aucun caisson ni rien constituer. »

Et quant aux opérations stratégiques, Bazaine, revenu en toute hâte, télégraphie le 30 juillet à Ladmirault, à Thionville :

« Vu hier l'empereur à Saint-Cloud, rien n'est encore arrêté sur les opérations que doit entreprendre l'armée. »

Hélas ! voilà comme nous étions prêts.

Eh bien, à cette heure, nous avons un armement au moins égal, et par certains côtés, supérieur à celui de nos voisins ; les approvisionnements sont faits, les arsenaux sont pleins ; les millions payés par le pays ne sont pas entrés dans les poches des favoris de la cour ; notre matériel, notre équipement, nos armes, tout cela est vraiment « prêt ». Nos officiers travaillent, ils connaissent leurs hommes, les aiment et sont aimés d'eux ; les petits canons, dont on voit quelques modèles à l'exposition, sont manœuvrés par des gens qui n'ont pas froid aux yeux, et les petits fusils sont solidement emmanchés par quelques milliers de pioupious prêts à tout. Voilà ce que nos voisins savent bien ; ils ne surprendraient plus un pays désarmé, ils se trouveraient en face d'une nation levée toute entière, organisée, équipée, solide.

Humbert et Guillaume peuvent s'embrasser, se congratuler, et dire : « C'est nous qui faisons la paix ! »

Nous répondrons, nous : « Ce qui fait la paix, c'est notre force. »

—
Yon que sè recordè.

On gros diablio dè tutche, lo valet d'on syndiquo dè pè lo Gouguichebergue, étais ein peinchen pè châotré po appreindrè lo français ; et on dzo que l'avai étae einvitâ po allâ passâ la demeinde né dein onna maison iò dévessâi lâi avai dâi valets et dâi felhiès, lâi sè trovâ avoué on part dè vallottets de bounès mâisons et dâi galézès d'amusallès. Lâi firont à totès sortes dè dju : à pigeon vôle ; à catse bin que te l'as, que te ne l'as pas ; à moutse ; à petou, et cein finit pè onna petita châotâie, po cein que lâi avai iena dè clliâo petitès pernettès que savai menâ lo clavécin, et s'ein bailliront à veri què dâi sorciers.

Permi clliâo galés qu'êtions perquie, lâi avai on Français qu'êtai dégourdi qu'on diablio ; l'êtai vi qu'on pessou, et l'amusâvè tant son mondo, que totès clliâo bouébettès ein êtions

einfaratâiès. Noutron tatset dè pè lo Gouguichebergue, on gros patapoufe on pou tiu dè plomb, restâvè eimpliatrâ su sa chaula et bisquâvè on bocon dè vairè cé tsancro dè François cabriolâ perquie et tant recriâ pè clliâo gaupès, tandi qu'on ne lâi desâi quasu rein. Assebin lo leindéman sè peinsâ què po sèférèbin veni dâi felhiès faillai étré coumeint stu Français ; sè peinsâ que po onautriodzo s'ein volliâvè mi teri et coumeinçâ à sè recordâ tot lo drâi. L'est po cein que dévai lo né, son maîtrè dè peinchen qu'ouût on trafi dâo diablio pè la tsambla dè cé gaillâ, lâi va vairè po savai quoui fasai cé brelan, et trâovè mon compagnon que s'escormantsivè à cambâ sa trablia, à châotâ sa chaula à pi djeints et à cabriolâ coumeint on sindzo.

— Que diablio fédè-vo quie ? se lâi fâ lo maîtrè dè peinchen,

— « Chaprends à être fif », lâi répond lo tutche.

—
Une bonne leçon.

Lausanne, 2 juin 1889.

Monsieur le rédacteur,

Vous avez publié, dans votre numéro de samedi dernier, un article intitulé : « Farces et farceurs, qui m'a remis en mémoire la petite histoire suivante, que vous pouvez publier, si vous pensez qu'elle puisse trouver place dans le *Conteur*.

Votre bien dévoué,
G. R.

Mon ami C. avait aussi la détestable habitude de ne pouvoir prendre part à aucune partie de plaisir, à aucune réunion d'amis ou de connaissances sans se croire obligé de jouer quelque tour à l'un ou à l'autre des assistants.

Il avait entr'autres la manie d'enfoncer les chapeaux de haute forme ; et ne s'en coiffant lui-même que fort rarement, il n'avait pas à craindre les représailles. Il portait ordinairement un chapeau mou.

Le jour de l'inauguration du palais fédéral de Justice, C., prenant part à la fête, avait fait commettant d'autres, il avait mis un chapeau de cérémonie, superbe *tube*, acheté la veille chez le chapeleur Reber.

Le soir, tout le monde était en liesse ; tout le monde était un peu « parti ; » et C., accompagné de plusieurs amis, alla terminer la fête au Casino-Théâtre, où ces messieurs viderent de nombreux flacons.

Chacun avait suspendu son chapeau aux crochets du mur, ce qui ennuiait fort notre enfonceur de *tubes* qui, par habitude, et faute de trouver une de ces coiffures à sa portée, en-